



Le vieux fusil

N°2

Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

“EMPRUNTER À L'HISTOIRE TOUT CE QU'ELLE PEUT NOUS APPORTER
POUR VOIR CLAIR DANS LE PRÉSENT ET HUMER L'AVENIR”

Ferdinand PERRIN Saint-Bonnet-de-Chavagne



Ferdinand est né le 22 septembre 1872 à Montagne de Ferdinand et Marie Merle. Comme tout jeunes de son époque, il est appelé sous les drapeaux, le 11 septembre 1893, au 96ème régiment d'infanterie. Le service militaire est alors de trois ans. Mais, à cette époque le tirage au sort perdure. Selon le numéro tiré, la durée du service est de trois ou d'un an seulement. Ferdinand chanceux bénéficie de la loi Dite « loi des curés sac au dos » et ne fera donc qu'un an.

A cette époque, il réside à Saint Bonnet de Chavagne où il exerce le métier de cultivateur. Après avoir fait un service exemplaire, il est libéré le 25 septembre 1894 après avoir reçu son certificat de bonne conduite.

Le 30 juillet 1914, alors que la guerre gronde à l'horizon, Il est rappelé par décret. Il a alors 42 ans. Il est affecté comme garde voie et communication à la 2ème subdivision. Le service de Garde des voies de communication (GVC) est assuré par des territoriaux « résidant à proximité des voies ferrées à garder dans un rayon de 25 à 50 kilomètres ». Ceux-ci sont armés et équipés de matériels hétéroclites souvent complétés de vêtements civils.

Le 02 août 1914, la France décrète la mobilisation générale. Le 3 août, l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Le 30 août 1914, sa mission terminée Ferdinand est renvoyé dans ses foyers.

Les premiers mois de la guerre sont terribles pour l'armée française. Foudroyée par la puissance de feu de l'artillerie allemande, elle vit alors les heures les plus sanglantes de son histoire : 27 000 soldats sont tués dans la seule journée du 22 août.

Les importantes pertes au front poussent l'Etat-Major à intégrer les plus jeunes des territoriaux dans les régiments d'infanterie. Ils vont dorénavant vivre et mourir en première ligne.





Le vieux fusil

N°2

Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

Ferdinand est quant à lui rappelé le 03 octobre 1914 à la 8ème compagnie, 2ème bataillon du 106ème régiment d'infanterie territoriale. A compté du 06 mai 1915, il est envoyé sur le front à proximité de Verdun. Alors que le régiment se réorganise, le 2ème Bataillon stationne à Esnes qui est sa zone de repos. Haucourt et Malancourt pour les 1ères lignes ou il y assure le service alternativement avec le 141ème RI.

Le 26 novembre 1915, le temps est calme, une légère brise souffle du Nord-Nord-Ouest ; la température est très basse (-5 à -10° C, elle descendra la nuit suivante jusque -14°) ; le terrain est recouvert d'une couche de neige de 6 cm d'épaisseur. Tout est particulièrement calme depuis la veille ; aucune fusillade ni de coups d'artillerie. Le matin, à 9h20, des guetteurs aperçoivent très nettement des groupes d'infanterie allemande qui semblent se rassembler.

L'attaque se produit à la tombée de la nuit, à 17h07 très exactement, en avant du bois des Forges avec émission de gaz. Elle surprend la 1ère compagnie qui allant à la relève est prise sous le feu de l'artillerie ennemie. Le Caporal Giroud Désiré, les soldats Peylin, Magaud, Jacquemet, Sartre, Lambert, Gauthier, Perret, Basset, Argoud sont blessés. Le Sergent Fagnola, de la 1ère Cie, en allant au ravitaillement est surpris par les gaz et intoxiqué.

À l'ouvrage XVIII, les soldats Mermet, Clavé et Augé de la 3ème compagnie sont éprouvés par les gaz. Le nuage de gaz se prolonge jusqu'à Haucourt où stationne la 8ème compagnie. Les caporaux Colliard et Masson ainsi que les soldats Perrin Ferdinand, Brunetière Eugène, Sudrand Jean, Simien Albert, sont intoxiqués.

Ferdinand après avoir été soigné restera au 106ème RIT Jusqu'au 22 décembre 1916. A cette date il bénéficie de plusieurs sursis et est employé comme soldat détaché dans une tannerie à Bourgoin Jallieu. Néanmoins, s'il est rappelé une dernière fois le 01er octobre 1918 au 106ème.

A sa démobilisation, le 11 janvier 1919., il rentre sur ses terres avec son fusil. C'est grâce à cette arme, cachée et oubliée dans un coin de la ferme familiale pendant plus d'un siècle que son histoire a pu venir jusqu'à nous.



*Les décorations représentées sont celles qu'a eu ou peut prétendre Ferdinand Perrin de Gauche à droite : croix du combattant – Commémorative de la grande guerre – Médaille interalliée dite de la victoire – Médaille de Verdun – Médaille des blessés.



Le vieux fusil

N°2

Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

Ernest LAMBERT

Montagne

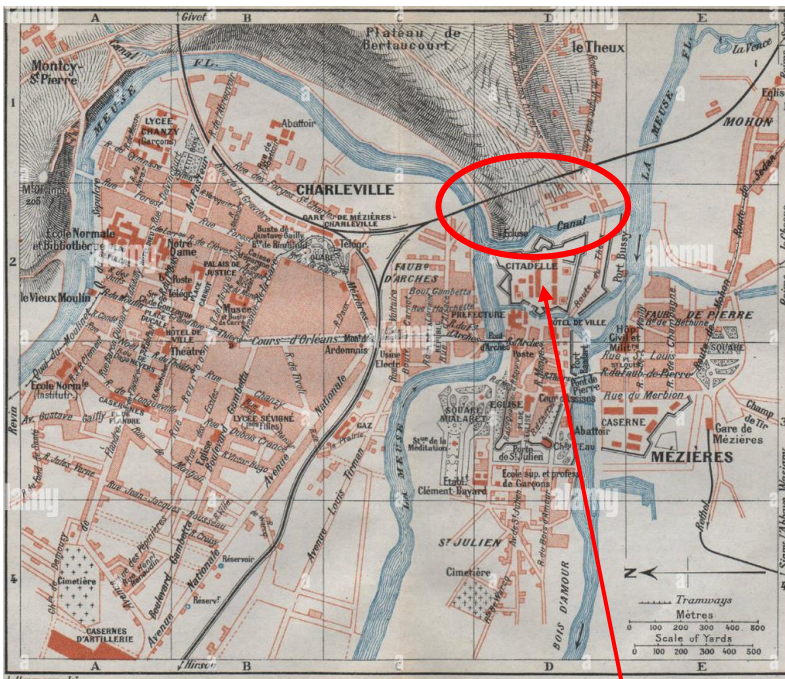
Ernest est né le 08 novembre 1895, d'Alexandre et Constance Guillermet. Il est mobilisé le 15 décembre 1914 peu après sa 20^{ème} année, d'abord au 99^{ème} Régiment d'infanterie puis au 10^{ème} cuirassier où il va parfaire sa formation. C'est le 01 juin 1915, qu'il rejoint le 6^{ème} escadron du 8^{ème} cuirassier. Il est nommé successivement brigadier le 02 mai 1917 puis Maréchal des logis le 22 mai 1918. Il participe à tous les engagements du régiment.

Il sera cité 3 fois pour son courage. Une première fois sur l'Aisne, pour avoir le 21 avril 1917 après l'explosion d'une mine ennemi, sous le feu des mitrailleuses, dégagé ses camarades ensevelis par l'explosion.

Une deuxième fois le 02 mai 1918 pour avoir arrêté avec son escouade, pendant plusieurs heures les furieux assauts de l'ennemi.



8^{EME} CUIRASSIER SUR LA ROUTE



Lieu où a été blessé Lambert Ernest

Il est blessé par balle au pied le 29 mai 1918 dans l'après-midi à la ferme de Moncornet. Il retrouve le régiment le 22 juillet après 20 jours de permissions de convalescence.

Sa 3^{ème} citation sera malheureusement à titre posthume



Le vieux fusil

N°2

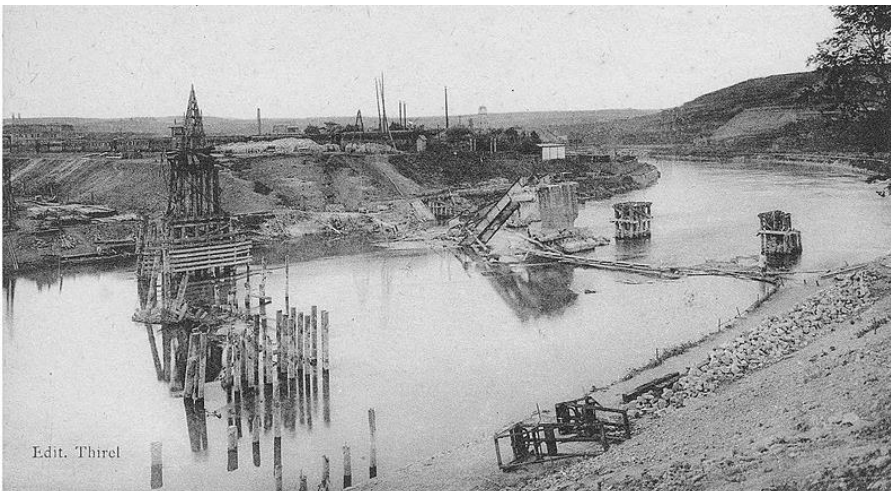
Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

Mis à la disposition de la IV^{ème} armée qui poursuit l'ennemi dans la direction de Mézières. Le 8^{ème} Régiment de cuirassiers alors en repos au camp d'Auve, se met en marche vers le nord. Il traverse le champ de bataille désolé, entre la Butte du Mesnil et la Main de Massiges où le sol apparaît comme une vaste étendue de neige, crevée par de grands trous. Les villages, complètement rasés ont disparu : seule, une pancarte en indique l'emplacement. Puis il atteint les régions libérées, acclamé par les populations tout à la joie de la délivrance. Il monte en ligne à Mézières.

À 12h00, le régiment reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir et d'aller relever en première ligne un régiment de la 61^{ème} division aux lisières de Mézières.

Le régiment se met en marche à 16h00.

Lugubre relève il fait nuit quand elle débute ! Mézières est bombardée, l'hôpital est en flammes. Le médecin-major du régiment s'emploie avec dévouement au sauvetage des blessés.



PASSERELLE SUR LA MEUSE- PHOTO PRISE DE LA CITADELLE

Pour gagner les premières lignes qui sont établies le long de la voie ferrée, à l'est de la citadelle, les trois bataillons doivent franchir la Meuse sur un étroit barrage, sur lequel éclatent les obus. Puis passer les bras de la rivière sur de mauvaises passerelles improvisées. Ces mouvements s'exécutent avec peine, plusieurs hommes tombent dans la Meuse et se noient.

À la tête de sa section le Maréchal des logis Lambert Ernest franchit péniblement les passerelles improvisées et rejoint la ligne de chemin de fer de Theux. C'est là, à 23h00, qu'un obus éclate, Ernest est blessé, de la tête aux pieds par de multiples éclats. Il est immédiatement évacué vers l'ambulance 5/56 à Mont Saint Rémy dans les Ardennes.

Le Maréchal des logis Lambert décèdera des suites de ses blessures à 15h30 le lendemain. Nous étions le 11 novembre 1918 il avait 23 ans.

Après la guerre, son corps a été rapatrié chez lui. Il est désormais inhumé au cimetière communal de Montagne. Son nom est inscrit sur les monuments aux morts de Montagne et de Saint Lattier.





Le vieux fusil

N°2

Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

Un jour une histoire

22 août 1914

Massacres à Morhange, Charleroi et Rossignol

Le 22 août 1914 est la journée la plus meurtrière de la « **bataille des frontières** » par laquelle débute la Première Guerre mondiale. C'est aussi la journée la plus meurtrière de la Grande Guerre et de toute l'Histoire militaire de la France.

L'état-major français s'est laissé surprendre par les offensives allemandes en Sambre et en Lorraine et n'en maintient pas moins l'ordre de charger l'ennemi à quelque prix que ce soit. Les combats, à l'ancienne, avec charges à la baïonnette, en uniformes de couleur, képis et pantalons garance (rouge), se soldent par des pertes très importantes face à un ennemi qui, déjà, utilise massivement les mitrailleuses (400 à 600 coups par minute) et des obusiers capables de tirer de derrière les collines, sans visibilité.

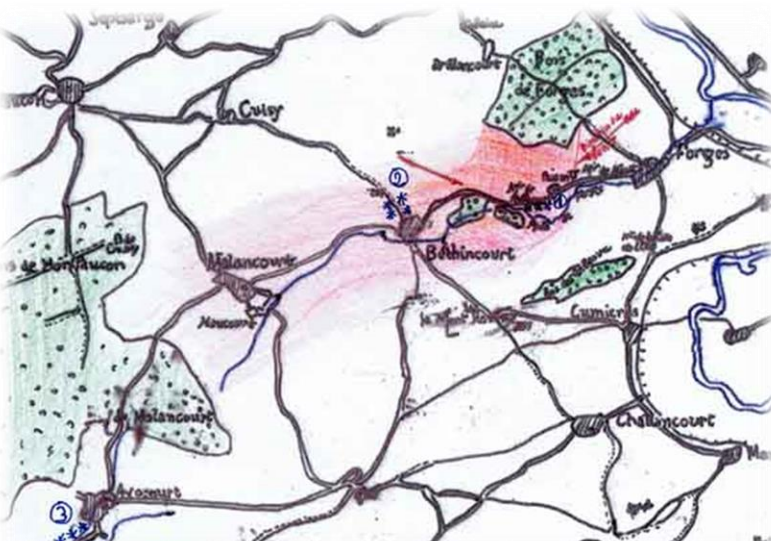
À Charleroi et Rossignol, en Belgique, comme à Morhange, en Lorraine, les armées françaises enregistrent un total d'au moins 27 000 tués, soit autant que pendant la guerre d'Algérie (1954-1962) et le quart des pertes du mois d'août 1914. Les Allemands eux-mêmes recensent 10 000 tués et sont trop épuisés au soir de ces engagements pour profiter de leur avantage et poursuivre leurs adversaires.

Dans le désarroi général, les morts sont enterrés sur place à la va-vite. Il n'est pas encore question de sépultures individuelles. Beaucoup de blessés sont abandonnés sans soins et parfois achevés par l'ennemi dans un esprit de vengeance. Il s'ensuit un ratio inhabituellement élevé d'un tué pour deux blessés. Les civils ne sont pas épargnés : 383 Belges sont massacrés le 22 août à Tamines, près de Charleroi, par les Allemands qui craignent d'hypothétiques francs-tireurs. Certains sont exécutés sans procès, d'autres utilisés comme boucliers humains. Des femmes sont violées.

Restés maîtres du terrain, les Allemands vont pouvoir exploiter à leur profit pendant toute la durée de la guerre les bassins miniers de Sambre et de Lorraine.

Vague allemande du 26 novembre 1915 Région Forges-Béthincourt

Récit complet de l'attaque dans laquelle fut Gazé Perrin Ferdinand



EN ROUGE LE PARCOURS DU NUAGE DE GAZ - HAUCOURT EN FIN DE NUAGE

Après l'échec des vagues du 19 et 20 octobre, il semblait que la tactique allemande d'utilisation de l'arme chimique, amorçait alors un revirement. Le but de cette attaque n'était pas de percer le front, mais plutôt d'user les réserves en masques de l'ennemi, de le démoraliser et de lui infliger des pertes.

Pourtant, le 26 novembre 1915, les Allemands attaquèrent à nouveau par vague gazeuse, au nord-ouest de Verdun, dans la région de Forges et de Béthincourt. Les Français s'y attendaient puisque l'interrogatoire de déserteurs avaient annoncé la mise en action possible des cylindres de gaz récemment installés dans le bois de Forges. D'après ces mêmes renseignements, deux divisions s'étaient massées dans ce bois, prêtes à suivre la vague. Du côté français, on s'était préparé notamment par une distribution de tampons neufs (tampons P2), en augmentant le nombre d'engins de protection et de lunettes neuves et



Le vieux fusil

N°2

Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne



SOLDAT FRANÇAIS EQUIPES DE LUNETTES ET TAMPONS P2

en formant les hommes. Le 25 après-midi, des trains blindés, véhiculant des canons de 200 et de 155 pilonnèrent le bois de Forge.

Le lendemain, 26 novembre, le temps était calme et une légère brise soufflait du Nord-Nord-Ouest ; la température était très basse (-5 à -10° C, elle descendit pendant la nuit suivante jusque -14°) ; le terrain était recouvert d'une couche de neige de 6 cm d'épaisseur.

Tout était particulièrement calme depuis la veille ; aucune fusillade ni de coups d'artillerie. Le matin, à 9h20, des guetteurs aperçoivent très nettement des groupes d'infanterie allemande qui semblent se rassembler.

L'attaque se produisit à la tombée de la nuit, à 17h07, après un bombardement d'obus de gros calibre.

Au 164e R.I., les effectifs étaient faibles en ligne, notamment en raison des fortes pertes des deux mois précédents. On dénombrait seulement 150 hommes en ligne pour la 26e Cie et 160 pour la 28e Cie.

Les sentinelles des têtes de sape sentirent les premières les émanations de chlore et donnèrent immédiatement l'alarme en frappant des douilles de 75mm prévues à cet effet. Une vague de gaz blanc sale, de 3 à 4 mètres de hauteur, s'affaissant en volutes plus denses à mesure qu'elle s'avancait, arriva très vite sur les lignes françaises. Elle paraissait venir de plusieurs points et l'on entendait distinctement le sifflement du gaz sortant sous pression des bouteilles. En même temps, des obus chimiques tombaient à la lisière de Béthincourt.

L'alarme donnée, toutes les dispositions furent prises ; les hommes ajustaient leur masque, fixaient leur baïonnette au canon de leur fusil, allumaient de grand feu sur le parapet et dans la tranchée même, puis tout était arrosé de solution d'eau de chaux et d'hyposulfite. Des fusées lumineuses étaient tirées et des pétards de poudre noire lancés ; l'un d'eux explosait alors dans la tranchée et blessait deux hommes de la 28e Cie du 164e R.I., le sergent Gaillard et l'adjudant Gravier. Au téléphone, le capitaine Ducellier du 164e R.I. fut forcé d'enlever son masque pour parler ; il s'intoxiqua gravement et décéda plus tard. Le gaz recouvrit la position toute entière pendant 25 à 30 minutes, puis il se dissipa lentement et quelques hommes retirèrent leur masque après une heure.

Le calme revenu, une attaque de fantassins ennemis eu lieu au niveau de la tête de sape 807, attaque rapidement maîtrisée.

Sur 310 hommes en ligne, le 164e R.I. dénombra 13 morts, 6 blessés, 148 évacués intoxiqués dont 26 devaient décéder dans les formations sanitaires. A la 28e Cie, 24 morts sur 26 appartenaient à la même section qui occupait la même tranchée, encaissée et très étroite, dans laquelle le gaz s'était accumulé.



Le vieux fusil

N°2

Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

Le régiment le plus touché fut le 34^e R.I.T. dont l'adjudant Sougeux faisait partie : « A 5 heures du soir, on n'y voyait déjà plus, le service de nuit venait d'être pris et je causais avec le sergent Bonn près de mon abri. Tout à coup, un homme du poste d'écoute de gauche se précipite sur nous, essoufflé : Mon adjudant, les gaz ! En même temps, la nappe arrivait, nappe épaisse, jaunâtre, suffocante, pouvant avoir trois mètres de haut.

- ça y est, dit Bonn, en se précipitant vers sa section.
- Mettez vos masques ! Aux créneaux !

Tout en ajustant mon bâillon, pendant que la fusillade commence à crépiter, je cours au poste téléphonique, à deux pas de là (...). Pendant que je courais, mon masque s'était déplacé, je respirai des gaz et je tombais... Combien de temps je suis resté étourdi ? Je ne saurais le dire. Mon malaise un peu dissipé, je fis le tour de ma section. Bonn m'avait remplacé. Tout le monde avait fait son devoir. Le tir n'avait pas cessé. Tous, plus ou moins, avions respiré des gaz. Nous étions tous abasourdis et ahuris, souffrant de la tête, de la gorge, de la poitrine. Ce n'était que toux, étouffements, vomissements. Les moins malades s'efforçaient de soigner les autres, mais cinq déjà étaient morts. Je voulus voir alors ce qui se passait à ma droite, à la tranchée Santolini (section Langard). Là, le spectacle était affreux. Pas un homme ne restait debout. Dans la tranchée bouleversée par les obus, les corps gisaient à demi-ensevelis, pêle-mêle avec les équipements et les fusils qui avaient encore la baïonnette au canon ; quelques moribonds râlaient au milieu des décombres ; à son poste, le lieutenant Langard agonisait. En hâte, j'envoyai quelques hommes pour garder ce coin de malheur.

Le 2^e bataillon, en réserve à Cumière, monta en ligne renforcer les hommes ayant subi l'attaque :

« A minuit, nous sommes au centre C. La tranchée paraît vide. De loin en loin, un homme veille derrière un créneau. Des gémissements et des toux rauques sortent des abris. De l'escouade que je relève, il ne reste que le caporal. La nuit est calme. Rien ne bouge. Un homme de la 10^e m'a raconté l'affaire : la première vague de gaz est arrivée au moment où la plupart des hommes mangeaient dans les abris. Signalée trop tard, elle remplissait déjà la tranchée quand les hommes sont sortis. De là, un certain désarroi, des mesures prises incomplètement, des masques mal mis. Les hommes, selon l'ordre donné, tiraient à outrance par les créneaux, mais beaucoup étaient obligés de lâcher leur fusil pour tousser et s'empoisonnaient ainsi de plus en plus. Ceux qui avaient su mettre leur masque n'étaient pas trop incommodés, mais devaient s'agiter en aveugle : les lunettes de mica n'étaient pas assez transparentes » (témoignage du caporal Chailley). Les tampons P2, dont la majorité des hommes était munie, ne conférait qu'une protection limitée contre la palite (Gaz de combat suffoquant).

La vague s'était abattue sur le centre D, surprenant les hommes et sans que l'alarme ait pu être donnée. La 11^e Cie fut la plus touchée. On dénombrait 40 morts, tous foudroyés par le gaz et 238 évacués. Dans les jours suivants, 46 des intoxiqués devaient décéder.



LE SACHET DE PROTECTION DE LA COMPRESSE EST CLOISONNE EN DEUX ; LA CLOISON SEPARÉ LA COMPRESSE DE LA PAIRE DE LUNETTES.



Le vieux fusil

N°2

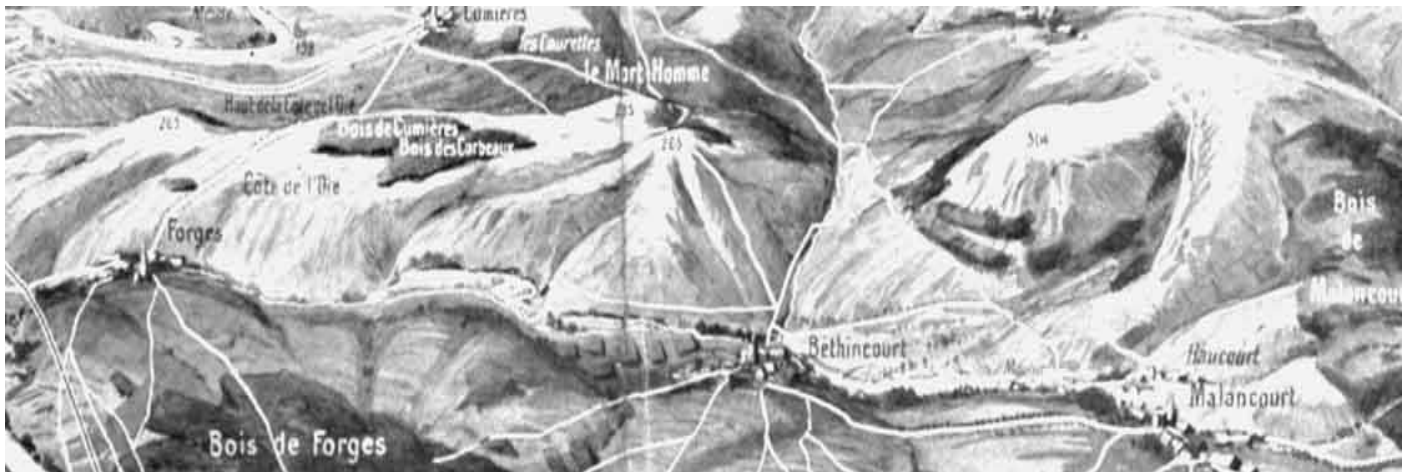
Gazette de l'association patriotique
De St Bonnet de Chavagne – Montagne

Au 30 novembre, il fallait ajouter 38 intoxications supplémentaires portant le total à 276 pour le 34e R.I.T.. On dénombrait encore 41 décès dans les formations sanitaires à leur arrivée à Cumières, puis 45 autres décès dans les hôpitaux.

Cette attaque fut responsable de 387 intoxications, entraînant 57 décès (35 corps seront trouvés sur place), au soir de l'attaque. Mais au final, c'est 198 victimes du chlore que l'on dénombrait, parmi les 424 intoxications.

L'action des gaz se fit sentir pendant près de 2h30 ; il y a eu trois émissions successives, séparées chacune par 1/2 heure d'intervalle. Chacune des deux premières émissions dura de 5 à 10 minutes ; la dernière fut un peu plus longue. Elles furent annoncées toutes trois par un sifflement. La vague déferla surtout sur le centre D, compris entre le bois en U et le moulin de Raffécourt, puis rencontrant le ruisseau de Forges, elle dévia vers l'Ouest, Sud-Ouest, suivie la vallée sur près de 3 km, si bien que ses effets furent ressentis jusqu'au-delà de Malancourt, où se trouvaient les troupes de la 29e D.I. Il paraît probable que la vague ait touché également les tranchées allemandes dans cette région ; on entendit du côté allemand les cris de "Gaz ! Gaz !" et aucune attaque d'infanterie ne fut tentée par l'ennemi. En même temps, l'artillerie allemande déclencha deux tirs de barrage, l'un à la lisière nord de Béthincourt, l'autre un peu plus en arrière entre le Mort-Homme et Chattancourt.

Même si les Alliés s'attendaient à l'utilisation de ce toxique depuis le mois de juillet, cette attaque parut marquer un pas dans l'escalade de la guerre chimique. Le phosgène était jugé comme dix à vingt fois plus toxique que le chlore. Malgré les fortes pertes et l'effervescence au sein des services chimiques français que cette attaque provoqua, les résultats militaires, pour l'Armée allemande, furent nuls ; l'infanterie ne put même pas sortir de ses tranchées.



REGION DE FORGES-BETHINCOURT-MALANCOURT, VU DU COTE ALLEMAND, EN REGARDANT VERS VERDUN. LES CYLINDRES DE CHLORE ETAIENT DISPOSES A LA LISIERE DU BOIS DE FORGES (SUR LA GAUCHE). CETTE VUE PERMET D'APPRECIER LA DEPRESSION QUE CONSTITUE LA VALLEE DU RUISSEAU